

MONIQUE DURAND, *Saint-Laurent mon amour*, Montréal,
Mémoire d'encrier, 2017, 160 pages

Robert Laplante

Volume 13, numéro 3, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91144ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laplante, R. (2019). Compte rendu de [MONIQUE DURAND, *Saint-Laurent mon amour*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 160 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(3), 21–21.

suite de la page 20

la formule, dit de lui: «À l'opposé du bon vieux civilisateur, du conquérant, du grand chantre, Lozeau ressemble davantage à une plante» (p. 203). C'est drôle, ça surprend; c'est néanmoins juste. Pour Loranger c'est autre chose: «Le paysage l'intéresse moins, tout compte fait, que son apparition» (p. 246). Autrement dit, chez lui c'est plutôt la prise de conscience qui change tout. Et il cherchera à provoquer le même effet chez ses lecteurs par des images étonnantes, mais efficaces, par une «gaucherie étudiée» (p. 266), etc. Un chapitre plus long est consacré à DesRochers et «ses grands espaces blancs», aux contradictions dans sa pensée et sa poésie que Lambert tentera de résoudre: «C'est peut-être le meilleur compromis qu'on peut trouver aux contradictions de cette œuvre que de voir dans la contradiction son principe de création» (p. 380). On peut aussi lui savoir gré de ne pas avoir, dans toute sa véhémence, aplani les contradictions, dont nous sommes tous pétris (ou je me trompe?).

Spécialistes et profs y trouveront leur compte: on en apprend beaucoup, ça se lit bien, ça remet en question certains aspects du récit collectif. Une bonne frange de la poésie actuelle colle au plus près du réel, ce qui n'est pas un mal, peut-être redécouvrira-t-elle

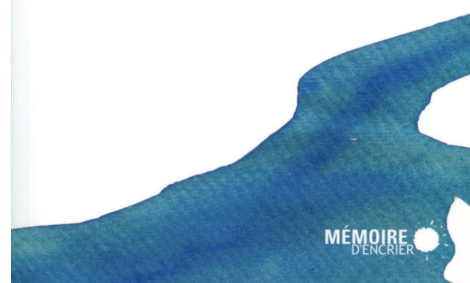
de vieux nouveaux modèles. Enfin, cela peut donner à réfléchir à comment être au monde, comment voir et habiter le paysage, quel qu'il soit. Car il faut bien retourner au vaste monde, à son chaos débordant contre lequel un logis parfaitement organisé n'est jamais qu'une digue de carton, mais sur lequel un livre peut s'ouvrir comme une fenêtre. ♦

Prendre le large



SAINT-LAURENT MON AMOUR

MONIQUE DURAND



MONIQUE DURAND SAINT-LAURENT MON AMOUR

Montréal, Mémoire d'encrier, 2017,
160 pages

Les lecteurs du *Devoir* ont déjà eu l'occasion d'apprécier le talent et la passion de Monique Durand dans d'extraordinaires reportages sur ses périples dans les recoins les moins bien connus du territoire québécois. Ceux-là seront comblés, voire emportés par cette déclaration d'amour au fleuve, à tout ce qu'il représente de notre histoire, de ce que nous sommes. Les autres découvriront ici un ouvrage essentiel. Rarement nous aura-t-il été donné de voir exploré et incarné avec une telle sensibilité ce que le sentiment d'appartenance peut signifier.

Monique Durand a fait de ce parcours le long du Saint-Laurent un véritable pèlerinage. Par l'intensité de l'attachement, par l'acuité du regard, par l'amour des gens et la capacité qu'elle a d'en décoder les traces partout dans le paysage, l'auteure est vraiment parvenue à proposer un parcours initiatique. À la fois reportage et chronique de voyage, journal d'exploration et quête intime, ce petit livre est une réussite totale et un témoignage aussi singulier qu'essentiel. Y résonnent l'écho du *Saint-Élias* de Jacques Ferron et la ferveur de l'*Ode au Saint-Laurent* de Gatien Lapointe. La prose est forte et dépouillée: nul besoin de descriptions emphatiques, le paysage impose des images que le regard émerveillé traduit avec une éloquence retenue. Monique Durand sait se faire modeste devant la démesure non seulement du paysage, mais aussi des rêves qu'il a nourris chez ceux et celles qu'elle nous fait découvrir et qui s'en sont fait un destin.

Cheminaut tantôt par la rive sud, tantôt par la rive nord, naviguant dans l'histoire pour mieux nous faire voir un présent immensément chargé, le récit donne à voir, à sentir et à rêver ce qui se partage tout au long du grand chemin d'eau. Le paysage y est un certes un personnage, mais c'est d'abord un complice qui permet d'accéder à une intimité des êtres qui le peuple. Donnant à lire l'émouvant journal de ces deux frères de la Basse-Côte morts au terme d'un long hiver de misère parce que la trappe où ils sont allés en ultime recours n'a rien donné, Monique Durand réussit à faire sentir aussi bien la détresse que le courage des gens qui ont fait leur bout de pays. Elle donne à rencontrer des types humains qu'elle invite de façon convaincante à voir comme autant d'archétypes d'une humanité propre aux peuples du Saint-Laurent. On partage son regard fasciné et sympathique pour une vieille Innue aperçue sur le Bella Desgagnés, on ressent bien le mystère des îles, qu'il

s'agisse de la fascinante Anticosti ou de l'émouvante Ile aux Perroquets. À de Gros-Morne, à Longue Pointe de Mingan, à Gaspé ou La Romaine, c'est l'humanité qu'elle met en valeur dans l'immensité du territoire, c'est ce qu'elle porte qu'elle fait voir, mais le plus souvent deviner de l'intériorité de ceux et celles qui y habitent, s'y sont usés la vie ou saoulés de rêve et de liberté.

Cette déclaration d'amour au Saint-Laurent est un livre qu'il faut avoir lu au moins une fois. Pour se connaître et se découvrir dans une appartenance que plusieurs vont éprouver avant même d'avoir fréquenté les contrées qu'embrasse le regard de Monique Durand. C'est une lecture qui devrait être proposée en particulier à tous les jeunes qui veulent connaître le monde, mais également à tous ceux et celles qui veulent faire l'expérience sensible de ce que signifie être de quelque part. Nous sommes du fleuve. De mémoire et d'aventure.

Robert Laplante
Directeur des Cahiers de lecture

